

contre, j'ai connu certaines difficultés côté travail. Je suis restaurateur et dans ce métier-là, il n'y a pas beaucoup de Québécois. Il y a surtout des Néo-Québécois. Je me retrouvais en contact continuellement avec des gens qui ne sont pas nés ici. Cela prend beaucoup plus de temps à s'assimiler au pays même parce que les gens restent entre eux: les Français avec les Français, les Italiens avec les Italiens et les Portugais avec les Portugais.

Georges Dedoyard, Calligrapher

"J'avais un copain qui était déjà installé dans l'Ontario et qui m'avait vanté la vie au Canada. Pour me prouver que ce qu'il avançait était vrai, il m'a offert de payer mon voyage ainsi que celui de mon épouse.

"L'officier d'immigration était très bon vendeur. Il m'avait dit que, dans mon métier, je pouvais m'installer dans n'importe quelle partie du Canada. Il m'a dit: 'Mettez votre doigt sur la carte et à cet endroit, vous ferez bien.' Comme mon ami était à Hamilton, j'ai choisi Hamilton.

"Je me rendais compte qu'en Belgique, on était limité au point de vue d'avancement dans notre ligne. On aurait dû tuer deux ou trois patrons avant d'arriver à leur place. Le Canada m'offrait beaucoup plus de possibilités. Le lettré n'était pas considéré ici comme il l'était en Belgique. Il faisait partie du salaire minimum. En 1957, il avait \$1.50 de l'heure alors que les peintres en bâtiments, qui eux avaient une union, gagnaient de trois à quatre dollars. Les patrons nous disaient qu'on n'avait pas l'expérience canadienne, ce qui d'après moi était faux. On travaillait un peu plus vite mais moins soigné qu'en Europe. Ils avaient quand même raison. Il m'est arrivé récemment de devoir engager un immigrant fraîchement débarqué et puis je me suis rendu compte qu'il était beaucoup plus lent que l'ouvrier canadien. On a un rythme de travail ici beaucoup plus rapide qu'en Europe.

"On pensait qu'on aurait pu parler les deux langues partout dans le Canada. Mon épouse, Française de la Côte d'Azur, avait énormément de difficulté à s'exprimer en anglais et après trois ou quatre mois de vie à Hamilton, elle a fait un genre de dépression. On a décidé de venir à Montréal où, au moins, c'était français.

"Je trouve que le climat est meilleur ici. En Belgique, j'avais de l'asthme à cause du climat humide et puis, dès mon arrivée, j'ai été complètement guéri. Le froid est plus sec, d'accord, mais plus sain.

"Ce qui était le plus difficile, c'était l'éloignement de la famille. On savait très bien que ça prendrait quatre ou cinq ans avant de la revoir. J'ai eu l'intention de retourner vivre en Belgique les trois premières années de mon implantation au Canada mais après les cinq premières années, nous avions déjà eu deux enfants et nous avons décidé de rester. Je retourne en Belgique chaque année en touriste mais quand je quitte Bruxelles, je dis: 'Je retourne dans mon pays.' "

"Pour moi, la France c'est fini. Je ne m'y sens plus chez moi. J'ai beaucoup changé et puis mes enfants sont nés ici, grandissent ici. Alors, si je voulais retourner, je me retrouverais tout seul. Ma famille en Europe est un peu chagrinée parce que je ne veux plus retourner; on se voit de moins en moins. De toute façon, maintenant, ma vie est ici et je veux y rester."



In 1957 Georges Dedoyard and his wife, who was from France's Côte d'Azur, came to Canada from Brussels, where he had lettered signs in a store. They first settled in Hamilton, Ontario, then moved to Montreal. Mr. Dedoyard works as a calligrapher, a painter of lettering. He has prospered in Quebec and now considers it his permanent home. "The hardest part of immigrating was being separated from our families. We knew it would be four or five years before we would see them again. During my first three years in Canada I intended to return to Belgium to live, but I decided to stay. After the first five years we had already had two children here, and we decided that this was our country. I go back to Belgium as a tourist every year, but when I leave Brussels I say, 'I am going home.' "